

A photograph of a dark, industrial interior. The walls are made of brick and are covered with a dense network of black pipes and electrical conduits. In the center, there is a dark, rectangular door with a small, square window. To the left, a portion of a green door is visible. In the foreground, there is a large, dark metal structure, possibly a conveyor belt or a large container, with some debris on it. The lighting is dramatic, with strong highlights and deep shadows, creating a gritty and atmospheric scene.

Lutz Bassmann

Les aigles puent

Verdier  
chapit



LES AIGLES PUENT

ÉDITIONS VERDIER  
11220 LAGRASSE

**DU MÊME AUTEUR**  
chez le même éditeur

*Haïkus de prison*, Verdier, 2008  
*Avec les moines-soldats*, entrevoûtes, Verdier, 2008

Lutz Bassmann

# Les aigles puent

ROMAN

Collection « Chaoïd »  
VERDIER

COLLECTION DIRIGÉE PAR DAVID RUFFEL ET LIONEL RUFFEL

*Ouvrage édité avec l'aide de la Région Languedoc-Roussillon*



L'auteur a bénéficié, pour la rédaction de cet ouvrage,  
de la bourse Jean Gattégno 2008 du Centre National du Livre.

[www.editions-verdier.fr](http://www.editions-verdier.fr)

© Éditions Verdier, 2010.  
ISBN : 978-2-86432-613-7

*Les aigles puent*





## *I. Cendres (I)*

Les bombardements qui détruisirent la ville eurent lieu un jeudi, alors que Gordon Koum était en mission à l'extérieur.

Il était allé tuer quelqu'un. C'est pour cette raison qu'il avait survécu.

La matinée du vendredi s'annonçait brouillasseuse. À la première heure, Gordon Koum s'arrêta devant un barrage routier que surveillaient des hommes qui arboraient un brassard de la défense passive. Ils discutèrent pendant une poignée de minutes. Les types, des quinquagénaires fatigués, avaient tous de vieux blousons et ils n'étaient pas armés, à l'exception d'un moustachu qui portait une carabine en bandoulière. On avait l'impression d'être en face d'un petit groupe de partisans qui s'étaient trompés de siècle. Bien qu'investis d'une fonction officielle, ils ne pouvaient pas maîtriser la peur accablée qui brillait dans leur regard. Ils avaient pour tâche de dissuader les gens d'aller fouiller sur les lieux du désastre, mais, en fait, dérisoire était le nombre des volontaires qui se présentaient à eux. Plus réduit encore était le nombre de survivants qui arrivaient jusqu'à leur poste depuis la ville. Personne encore ne s'était manifesté, venant de ce côté-là. Et c'était cela, plus que tout, qui effrayait. Au fracas de la veille avait succédé un calme absolu. La nuit n'avait pas été ponctuée par le moindre cri de désespoir ou de douleur. L'aube avait été silencieuse. Au-delà des barrières de la défense passive, le boulevard désert ressemblait à une allée tapissée de mâchefer, et, au lieu de s'enfoncer dans la ville, il s'arrêtait contre une montagne de débris qui était comme

une porte donnant sur la mort. On regardait le début de ce chaos privé de tout signe de vie, et on sentait monter en soi des certitudes affreuses. On renonçait presque à l'idée qu'il y eût quelque part, plus loin, des rescapés en attente de secours. Les autorités, d'ailleurs, ne s'y étaient pas trompées. Après avoir envoyé un drone sur le théâtre des opérations, elles avaient donné l'ordre aux équipes de sauveteurs de rebrousser chemin, et, en gros, d'aller s'occuper d'autre chose que de remuer inutilement ce qui était devenu un immense cimetière. La ville serait peut-être un jour reconstruite ailleurs. Quant aux ruines, elles seraient déclarées zone interdite et laissées à elles-mêmes, avec leur silence et leurs morts.

Gordon Koum écouta les avertissements des miliciens, s'attarda cinq minutes en leur compagnie, puis il fit un geste fataliste, s'engagea sur l'avenue dévastée, et, sans prêter attention aux exhortations qui continuaient à fuser dans son dos, il se glissa à l'intérieur de l'agglomération. Au bout de cent mètres, il avait déjà oublié les types avec qui il venait de parler. Le cœur serré, il pensait à nos camarades, à Mario Gregorian, à Antar Gudarbak et aux autres, devant qui il aurait dû ce matin faire un compte rendu de sa mission. Ils avaient certainement péri. Ils gisaient sous des tonnes de gravats, disloqués, déchirés, le corps et l'âme méconnaissables, déjà en route vers la renaissance. Gordon Koum pensait à eux et au Parti, dont nous étions à l'époque les derniers représentants, mais, s'il marchait d'un pas si énergique dans le paysage dévasté, sur les cendres qui crissaient, se dérobaient et résistaient comme de la neige, c'était surtout parce qu'il avait en tête la figure de Maryama Koum.

Il voulait retrouver Maryama Koum et les enfants de Maryama Koum. Il préférait nier l'évidence, il se refusait à formuler la moindre conclusion funèbre et il se disait que, malgré tout, il pourrait les extraire vivants des décombres. Maryama Koum, Sariyia Koum, Ivo Koum et Gurbal Koum.

Il traversa la moitié nord-ouest de la ville et il entra dans le secteur où nombre d'entre nous, principalement des loqueteux et des clandestins, avaient élu domicile. Les conditions de vie et d'enfermement n'y étaient pas pires qu'ailleurs, et prétendre qu'il s'agissait d'un ghetto était exagéré, même si nous avions l'habitude de l'appeler ainsi, en souvenir des génocides et pour revendiquer encore et toujours notre appartenance à la gueusaille et notre difficulté à vivre avec les hominidés officiels.

Le ghetto avait été réduit en miettes. Gordon Koum y chercha en vain l'entrée de l'abri où Maryama Koum et ses enfants avaient dû se réfugier. Il ne réussissait même pas à reconstituer le tracé de la rue. L'abri était situé sous une coopérative alimentaire dont le sous-sol avait été aménagé en dortoir d'urgence, avec des provisions et une citerne d'eau qui pouvaient assurer la survie d'une quarantaine de personnes pendant une semaine. Des exercices d'alerte avaient lieu tous les mois, et chacun s'était entraîné à tout abandonner et à courir, chacun connaissait exactement le trajet qu'il fallait faire avant de s'engouffrer dans la cave la plus proche. La durée des déplacements avait été chronométrée. À partir du moment où les sirènes se mettaient à mugir, l'évacuation ne demandait pas plus de cinq minutes.

L'abri était signalé par des drapeaux rouges, des morceaux d'andrinople défraîchie qui flottaient devant

le bâtiment dont les souterrains, à ce qu'on disait, avaient une structure susceptible d'absorber les ébranlements et les déflagrations. Gordon Koum comptait sur ces taches de couleur pour se repérer. Il promenait les yeux dans toutes les directions. Mais la coopérative avait disparu.

La coopérative alimentaire avait disparu.

Les bâtiments de toute la rue s'étaient écroulés.

Aucune trace d'étoffe vermillon n'était visible nulle part.

Une plaine charbonneuse, bosselée, d'une laideur infinie, s'étendait à présent là où la ville avait existé. Le système des voies publiques avait été balayé au profit d'une succession de monticules et de tranchées incompréhensibles, qui ne correspondaient plus qu'exceptionnellement à d'anciennes rues ou avenues. Pas un immeuble n'avait tenu bon, et, si des chicots et des fragments de façade surgissaient encore ici et là, on ne pouvait plus y voir des indications sur l'ancienne configuration des lieux. Tout était devenu anonyme.

Pour impressionner Gordon Koum et le faire revenir sur sa décision d'aller sur les ruines, les types de la défense passive lui avaient décrit ce qui l'attendait. Ils avaient affirmé à Gordon Koum que ses chaussures grilleraient au bout de quelques centaines de pas, puis qu'il sentirait les flammes lui dévorer les pieds, et qu'il serait alors trop tard pour faire demi-tour. Il ne pourrait plus se battre, il s'affaisserait sur le sol grésillant et il finirait carbonisé. Le moustachu à la carabine expliquait que les bombes qui avaient anéanti la ville étaient d'une nature sorcière. Elles se rattachaient à une génération d'armes nouvelles, qui causaient des dégâts en

explosant mais continuaient ensuite à agir jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien d'humain sur des kilomètres à la ronde. Le moustachu avait une voix qui tremblait, d'indignation et de peur. Il soutenait que les bombes n'avaient pas terminé leur cycle et que, en approchant de leurs points d'impact, Gordon Koum s'exposerait à des abominations résiduelles, à des rayonnements qui provoqueraient chez lui la démence ou la mort, ou les deux.

En réalité, depuis que Gordon Koum s'était engagé sur les décombres, il n'éprouvait rien de particulier.

Sous ses chaussures, les semelles tenaient bon.

Il n'avait pas de cloques sur la peau, les extrémités de ses membres ne montraient nulle intention de se racornir.

Le sol ne grésillait pas.

Si des abominations résiduelles étaient à l'œuvre, il ne s'en apercevait pas.

Et, de toute façon, après l'enfer de la veille, ce qui pouvait lui arriver, à lui, Gordon Koum, n'avait pas d'importance. Aucun malheur n'était comparable à ce que les habitants de la ville avaient connu en début de soirée, ce jeudi-là.

Au plus fort du raid aérien, la ville avait flambé pendant une demi-minute et ce temps avait suffi pour qu'elle se dissolve. Il y avait eu une préparation classique, avec des bombes de forte puissance, mais ensuite, quelque chose s'était répandu en quelques secondes, presque sans bruit, et, aussitôt, la ville avait paru fondre, dans sa totalité et à très grande vitesse. Elle s'était littéralement désagrégée à l'intérieur d'un feu étrange, un feu de flammes épaisses, sorcières, en effet, pour reprendre

l'adjectif qu'avait utilisé le moustachu. Des flammes qui se comportaient de manière bizarre, qui ne duraient pas, qui n'avaient rien de commun avec les incendies habituels de la guerre, qui absorbaient en elles tous les bruits de la destruction en cours. L'incendie n'avait pas duré. Ce n'avait pas été un incendie descriptible. Tout avait été anormal dans sa manière d'être. Il ne s'était pas prolongé. Les avions étaient repartis rapidement, laissant place à un vide noir plutôt qu'au déchaînement d'un vaste bûcher, laissant place à la nuit, comme si les bombes, et, surtout, les dernières ou la dernière, avaient apporté avec elles de l'obscurité, une obscurité scientifiquement et militairement étudiée pour à la fois camoufler l'horreur et la stabiliser chimiquement. Quelque chose d'inconcevable avait mis fin aux bruits et à la lumière des flammes. Dès minuit, aucune lueur n'avait éclairé les fumées, et, avant le lever du jour, elles s'étaient dissipées. Et, en ce moment, alors que Gordon Koum arpentait les tertres et les amas, rien nulle part ne flambait. La chaleur ne cuisait pas le visage, elle n'avait rien d'excessif, et c'était plutôt une tiédeur presque agréable qui régnait.

On ne pouvait pas dire qu'on était à l'aise. Mais on ne se sentait pas menacé. On avait l'impression de marcher à l'intérieur d'un four longtemps après son extinction. On avait l'impression qu'on aurait pu marcher ainsi pendant des heures.

La température ambiante ne provoquait aucun trouble notable chez Gordon Koum. Elle ne baissait pas, mais il s'en fichait. C'était comme si, sous la croûte noire qui recouvrait tout, une combustion lente se poursuivait, avec des braises qui rougeoyaient sous les

ténèbres et refusaient de s'éteindre, mais, de cela, il se fichait.

Il hésita un moment avant de choisir un endroit où il commencerait à creuser. Il luttait contre l'envie de renoncer et il sentait que son organisme n'était pas au mieux de sa forme. Sa gorge s'était desséchée, il n'avait pas bu depuis la veille, il se mit à tousser, puis sa toux se calma. L'air au-dessus des ruines avait une transparence relative. Il était sans doute alourdi par des particules en suspension et enrichi de gaz toxiques, mais on pouvait l'inhaler sans étouffer. Le plus difficile était de faire abstraction des odeurs.

Faire abstraction des odeurs.

Ne pas regarder les lointains.

Baisser la tête vers le sol à déblayer, vers la suie et la poussière, vers les cendres.

Baisser la tête vers le sol et penser à Maryama Koum.

Le vent ne soufflait pas. À présent tout paraissait très immobile, comme dans une photographie en noir et blanc, sans personnages.

Une photographie de dévastation. De l'immobilité, du noir et blanc. Un ciel vague. Pas de personnages et pas de bruit.

Faire abstraction de tout cela et creuser.

Un glacis goudronneux nappait la plupart des surfaces. On ne pouvait rien toucher sans avoir à se battre contre cette glu.

Gordon Koum retournait des pierres calcinées et des éclats de métal, des vestiges de fenêtres et de murs. Tout ce qu'il remuait lui collait aux doigts. Tout était enrobé d'une matière sirupeuse et tiède, très noire, qui le plus souvent filait comme du caramel. Au bout d'un

quart d'heure, il ressemblait à une mouette mazoutée, comme on en voyait encore sur les côtes au temps où il y avait toujours une circulation maritime régulière, des marées noires régulières et des mouettes. Son corps et ses vêtements avaient été empesés à leur tour par ce miel ténébreux. Ses doigts ne pouvaient plus se refermer, ses mains ressemblaient de plus en plus à des mouffes.

Il continua à excaver petitement, avec effort et avec lenteur. Il devait fréquemment s'interrompre pour se reposer quelques instants ou tousser. Il était parti du principe qu'il se trouvait près de l'abri, au-dessus de l'ancienne coopérative alimentaire, mais, au fond, il n'en était pas sûr. Il l'aurait été s'il avait vu traîner à côté de lui un quelconque fragment d'étoffe rouge. Il avait choisi un tas de débris et il s'y était attaqué en se laissant guider par des impressions irrationnelles, et, de plus en plus souvent, il se disait qu'il creusait dans une colline de gravats qui peut-être n'était pas la bonne. Tout se ressemblait, tout appartenait à la gamme monotone du chaos, à la gamme lugubre, blessante, ignoble, répugnante, pas tout à fait brûlante, nauséabonde, du chaos, à sa gamme décourageante, d'une fondamentale laideur. Des brisures de béton, des giclures solidifiées, des échardes d'acier qui avaient toutes les tailles possibles et imaginables. Tout était noirci et lourd. Il empoignait cela un peu au hasard et, au-delà, il essayait de remuer ce qui semblait pouvoir être ébranlé. La plupart du temps, il n'arrivait à rien, sinon à se salir un peu plus.

Il n'arrivait à rien.

Il avait le tournis.

Ses doigts pesaient une tonne.



Ses mains tremblaient.

Il perdait l'équilibre à tout moment. Il avait du mal à se remettre d'aplomb.

Il était de plus en plus sale.

Il n'y avait personne d'autre à proximité.

Il n'y avait personne dans le ghetto.

En dehors de Gordon Koum, seule une poignée d'individus avait franchi les barrages de la défense passive. Sept ou huit silhouettes tout au plus cheminaient, chacune solitairement, dans les restes du ghetto. On les voyait se profiler à contre-ciel, quand ils se pétrifiaient au sommet d'une des petites collines charbonneuses qui faisaient le paysage. À trois cent cinquante mètres de l'endroit où Gordon Koum travaillait, un homme frappé de folie, lui, s'acharnait à escalader une façade calcinée derrière laquelle il n'y avait rien. Il grimpeait avec ténacité, en s'aidant de cordes, avec ce qui ressemblait à une technique d'alpiniste. Parfois, parce qu'il ne pouvait pas monter plus haut, il redescendait jusqu'à un étage inférieur et restait longtemps prostré avant de reprendre son ascension.

Un malade mental.

Des desperados.

Ni les uns ni les autres ne troublaient l'effarante immobilité et son silence.

Gordon Koum les surveillait du coin de l'œil tout en se démenant au milieu du désastre. Lui-même faisait à présent partie du paysage. Il se démena encore une petite vingtaine de minutes. Mais ensuite, alors que déjà il paraissait intégré aux ruines, et aussi noirâtrement tordu que les morceaux qu'il tentait de déloger, il lâcha le tuyau qu'il utilisait comme levier et mit un terme

à son activité. Il n'obtenait pas de résultat et il n'en pouvait plus. Il se redressa. Il appuyait les mains sur les reins, il se cambra pour lutter contre le mal de dos. Il haletait. La tête lui tournait. Pour la première fois, il songea que les avertissements de la sécurité civile sur la nocivité des ruines avaient une base de vérité. Pour la première fois, il songea qu'il était en train d'être détruit à son tour. Il avait dû inhaler des vapeurs toxiques, ou recevoir des ondes aussi invisibles que maléfiques. Les bombes continuaient à agir. Son sang charriait des poisons qui l'épuisaient.

Les bombes continuaient à agir et érodaient en lui toute force physique.

Il avalait de l'air à grandes goulées bruyantes.

Il essayait d'apaiser le rythme désordonné de ses poumons.

Après une minute, sa respiration fut plus régulière, mais l'afflux d'oxygène avait renforcé sa sensibilité olfactive. Soudain il eut envie de vomir. Soudain il ne pouvait plus faire abstraction des odeurs. Soudain il ne pouvait plus ne pas comprendre ce qu'elles lui révélaient sur ce qui s'était passé pendant l'incendie étrange. Sa nausée augmenta, elle devint incoercible. Il essaya encore de se raisonner, de penser à autre chose, mais déjà c'était en vain. Sur ses muqueuses desséchées se cristallisaient une histoire affreuse, des images affreuses, à l'arrière de sa gorge et de son nez il recevait le spectre des matériaux de construction et des hominidés qui avaient été instantanément transformés en gaz, puis qui avaient retrouvé ensuite, neuf ou dix secondes plus tard et en se mélangeant à n'importe quoi, une structure vaguement liquide. L'odeur de ce goudron d'un type

nouveau, qui évoquait à la fois la calamine, la graisse animale et l'espace noir dans lequel déambulent les morts. L'odeur que laissaient derrière elles les bombes de dernière génération.

Gordon Koum se plia en deux. Des hoquets douloureux le torturaient. Il se pencha, il vomit le peu de matière que contenait son estomac, puis il recommença à tousser. La quinte terminée, il chercha un endroit pour s'effondrer ou pour s'asseoir.

Il cherchait un endroit pour s'effondrer ou pour s'asseoir.

Si l'on excepte le fou qui continuait à progresser sur une façade calcinée, les autres silhouettes humaines avaient disparu. Gordon Koum était maintenant la seule forme vivante qui tînt debout dans l'horrible décor.

Il vacilla sur quelques mètres et il finit par se laisser tomber sur une masse indistincte, un siège possible, du métal ou de la pierre. Du coin de l'œil, il avait vu que la surface de ce bloc était constituée d'une croûte dure, dépourvue de glu. Il se laissait tomber là-dessus avec l'idée qu'il ne se relèverait plus avant longtemps. Mais à peine s'était-il installé que la croûte craqua sous son poids. Aussitôt il éprouva une sensation d'intense dégradation intime et il gémit, de dégoût autant que de lassitude. La croûte éclatée avait libéré une purée bitumineuse, chaude comme une déjection intestinale, et, pendant une ou deux secondes, il se demanda même s'il avait fait sous lui. Mais non. Tout venait de l'extérieur. Cette pâte répugnante avait été crachée par les ruines et pas par lui. Elle se répandit sous lui et ne mit pas longtemps à transpercer le tissu de son pantalon. Dans d'autres circonstances, dans sa vie précédente, il se

serait relevé et il aurait protesté avec véhémence contre la souillure, mais ici, épuisé, vaincu par les poisons et par le chagrin, il restait assis. Il ne se sentait plus le droit d'exprimer de la révolte ou du dégoût. Le fait de ne pas être mort avec les autres ôtait toute légitimité à sa parole sur des sujets personnels, et sur des sujets aussi mineurs.

Il ne se remettait pas debout, il ne se nettoyait pas.

L'espèce de semi-liquide se ramifiait sous ses cuisses et ses fesses.

Une coulée rampait le long de sa jambe droite.

Il ne bougeait pas et il se disait qu'il avait la chance d'en avoir conscience. Il avait échappé jusque-là à l'inexistence; se plaindre d'une sensation d'inconfort aurait eu quelque chose de monstrueux et même d'insultant pour les morts. D'autre part, ce goudron étrange était bel et bien ce en quoi avaient été transformés ses camarades et sa famille, et, quand il restait assis là-dessus, il participait au monde qui était désormais celui de ses proches. Il se fondait de son mieux dans ce monde de la désolation, de la désagrégation physique et de l'indignité semi-liquide. Certes, c'était par la peau, par une partie basse de son corps, mais il se fondait à cela.

Il resta assis.

Il resta assis un long moment sans faire le moindre geste.

Se fondre à son tour à la désolation, par la peau et par le corps.

Rejoindre ceux et celles qui avaient été brûlés, ceux et celles qui avaient été gazéifiés, qui avaient été liquéfiés. Les rejoindre de son mieux.

Accepter le manque de poésie de ce contact avec les morts.

DANS LA MÊME COLLECTION

**Tiphaine Samoyault**

La Montre cassée

*essai*

**Christophe Pradeau**

La Souterraine

*roman*

**Lionel Ruffel**

Le Dénouement

*essai*

**Tonino Devienne**

Domaine de Breakdown

*récit*

**Lutz Bassmann**

Haïkus de prison

*haïkus*

**Lutz Bassmann**

Avec les moines-soldats

*entrevoûtes*

Cet ouvrage a été achevé d'imprimer en juin 2010  
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.

61250 Lonrai

N° d'imprimeur : 000

Dépôt légal : juin 2010

*Imprimé en France*